



Valery

, (*Wallaric**) naquit en Auvergne en **565** dans une famille très pauvre. On en ignore le lieu précis mais on sait qu'il passa sa jeunesse à garder les troupeaux. Il avait un grand désir de s'instruire et les moyens lui manquaient. Un jour il entendit parler de quelques écoles du voisinage, où les enfants des nobles familles étaient élevés dans l'étude. Il aspira dès lors après le bonheur de participer au même bienfait. Il alla prier un de ces maîtres de la jeunesse de vouloir bien lui tracer les figures des lettres et de lui apprendre à les connaître, ce à quoi celui-ci se prêta volontiers. Valery, revenu à la garde de son troupeau, repassa dans sa mémoire ce qu'on venait de lui enseigner et à l'insu de ses parents développa avec tant d'assiduité ces premières notions, qu'il parvint en peu de temps à savoir lire et à écrire. Le premier usage qu'il fit de ces connaissances fut de transcrire le Psautier, qu'il apprit en entier par cœur. Il commença dès lors à fréquenter plus assidûment l'église, à suivre les chants du chœur. Peu à peu, la grâce de Dieu agissant, il sentit son âme s'enflammer des choses célestes. C'était sans doute dans quelque église de monastère qu'il se rendait ainsi. On en peut présumer que l'aspect de moines édifiants éveilla en lui ce goût de recueillement et de solitude, qui le domina toute sa vie.

Il avait un oncle religieux. Il l'accompagna un jour que celui-ci se rendait au monastère d'Autumon (Autoin, Autoing), près de Saint-germain Lembron (proche d'Issoire, Puy de Dôme), qualifié de « *monasterium ignotum* ». Seulement il resta et y passa en novice quelque temps. Son désir d'entrer dans la vie monastique devint alors tellement vif qu'il ne fut plus possible de le décider à en sortir. Son père vint inutilement le prier de rentrer chez lui. Valery répondit qu'il ne reverrait plus jamais la maison paternelle. L'abbé et tous les moines réunirent leurs instances à celles du père mais ils ne purent triompher de sa résolution. Ni la douceur, ni la sévérité, ni les jeûnes rigoureux qu'on lui imposa, ni même la menace de châtiments corporels, ne le firent fléchir. Il se souvenait de ces paroles de Jésus-Christ : "Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi". A la fin, l'abbé, reconnaissant qu'une vocation aussi ferme ne pouvait venir que du Ciel, dit à ses frères : "Ne rejetons pas le don de Dieu". Selon toute apparence le père lui-même se rendit à ces signes évidents de la volonté divine et consentit à se séparer de son fils. Peu de jours après, il était présent au monastère quand l'abbé d'Autumon, donnant la tonsure cléricale à Valery, l'engageait irrévocablement au service du Seigneur.

Le jeune novice fit de rapides progrès dans la vertu au point de devenir bientôt le modèle de ses frères. On ne se lassait pas d'admirer sa patience, son amour de l'ascèse, sa prudence, sa douceur, son angélique piété et surtout un grand calme. On le trouvait toujours prêt pour les œuvres de charité; aussi était-il universellement aimé. Du reste la grâce intérieure semblait chez lui se refléter au dehors et répandre sur ses traits je ne sais quoi d'aimable qui charmaient tous les regards. Une maturité au-dessus de son âge s'adjoignait à ces hautes vertus. Il devenait visible que Dieu le destinait à quelque grand dessein. Bientôt en effet, Valery initié de si bonne heure aux secrets de la piété, sentit le besoin d'agir et de verser au dehors le feu qui le consumait. Il restait tout de même trop près de ses parents, à son goût. Comme les illustres solitaires de cette époque, il sentait que le détachement ne peut être parfait tant que l'on vit au sein de sa patrie.

Vers **590**, Valery partit pour le monastère de Saint-Germain-d'Auxerre, dont l'abbé n'était autre que l'évêque Aunachaire (Aunaire, 571-605). La renommée lui avait appris que l'évêque avait établi, sous l'invocation de saint Germain, un monastère dans le faubourg de cette ville. Il y habitait lui-même et y donnait l'exemple de toutes les vertus. Valery s'y rendit et fut accueilli avec bonté par le prélat. Dans cette nouvelle retraite, plus libre et plus dégagé de

tout lien terrestre, il se livra avec une nouvelle ardeur aux exercices de la pénitence, aux veilles, aux jeûnes et à l'oraison. En sorte qu'il semblait moins mener la vie d'un homme que celle d'un ange.


Sa réputation s'étendit bientôt au loin. Un seigneur nommé Bobon, aussi riche qu'illustre, entendit parler de notre jeune moine, et voulut le voir. A peine eut-il abordé Valéry, qu'il se sentit gagné par la douceur de sa parole et la magie de ses vertus. Les instructions du jeune moine pénétrèrent si avant dans l'âme du seigneur, que celui-ci se sentit pressé de renoncer au monde, pour se donner tout à Dieu. Il ne retourna même pas chez lui, se dépouilla entièrement de sa fortune, et embrassa la pauvreté évangélique.

La célébrité qui s'attache aujourd'hui aux savants était alors réservée aux saints. Un personnage illustre par ses vertus devenait comme le point de mire vers lequel tous les yeux se portaient. Saint Colomban était un de ces hommes que le Ciel donne en spectacle à la terre. Ses prédications dans les Gaules, ses grandes vertus, les miracles qu'il opérait, le nombre de ses disciples et la régularité qui régnait parmi eux, tout était propre à exciter le désir de le voir, de l'entendre, de servir Dieu sous ses ordres. Valéry espérait surtout trouver en lui de nouvelles lumières ou de plus puissants exemples. Il résolut de partir pour Luxeuil. Bobon voulut le suivre. Leur attente ne fut pas trompée, Colomban était l'homme qu'ils cherchaient. Le spectacle des communautés qu'il dirigeait les édifia au plus haut degré. Ils virent une société d'hommes étrangers au monde, morts à la vie des sens, n'ayant rien en propre, unis par la plus étroite charité, et se succédant perpétuellement pour chanter les louanges de Dieu. Valéry et Bobon, au comble de leurs vœux, demandèrent et obtinrent place dans cette brillante communauté. C'était vers l'an 594. Cette règle de vie leur convint mieux par ses austérités. Colomban dirigeait alors une communauté de 220 moines pour lesquels tout était connu de tous et qui priaient le jour et la nuit.

D'après la Règle de saint Colomban, le travail de la terre faisait partie de l'occupation des moines. Les novices, en particulier, devaient soigner le jardin. Profitant alors de son expérience agricole et pour éprouver son humilité, Valéry fut appliqué à cet emploi. Mais comme rien n'est petit pour un serviteur de Dieu, il sut relever cet office par l'esprit de piété dont il l'animait; et Dieu lui-même se plut à manifester par un prodige combien cet esprit lui était agréable. Cette année-là, quantité d'insectes dévoraient les herbes et les fruits. Or il arriva que la portion de jardin cultivée par l'humble moine fût entièrement épargnée par le fléau. Saint Colomban fut surpris d'y voir partout la fraîcheur et la verdure, les légumes sains et intacts, et il l'attribua à l'humilité et à l'obéissance de son fervent disciple. Celui-ci, au contraire, attribuait tout au mérite de ses frères car ce qu'il redoutait le plus après le péché, c'était la louange. Plusieurs prodiges se réalisèrent pendant le noviciat de Valéry. Bien qu'il ne fût novice que depuis peu, Colomban l'admit parmi les moines, estimant qu'il n'y avait pas lieu de soumettre à de plus longues épreuves celui que le Ciel même honorait ainsi de ses faveurs.

Une autre fois, alors que Colomban instruisait ses religieux sur l'Écriture Sainte, l'air du vestibule tout d'un coup prit une odeur suave et admirable. Il demanda quel était le moine qui venait d'entrer. Et, comme on lui répondit que c'était Valéry, saisi d'un pieux transport, il s'écria : "O mon bien-aimé, c'est toi Valéry qui es digne d'être abbé et seigneur du monastère et de recevoir toute mon estime".

Il serait difficile de préciser le temps que Valéry passa sous la direction de saint Colomban. On peut cependant présumer que ce fut environ 15 ou 16 ans (594-610). Il était encore à Luxeuil quand le roi Thierry contraignit le saint Abbé à quitter son monastère. Témoin de la désolation que le départ de l'illustre fondateur causait à ses enfants, Valéry sentit son cœur se déchirer en adressant à son maître vénéré un dernier adieu. Nul doute qu'il



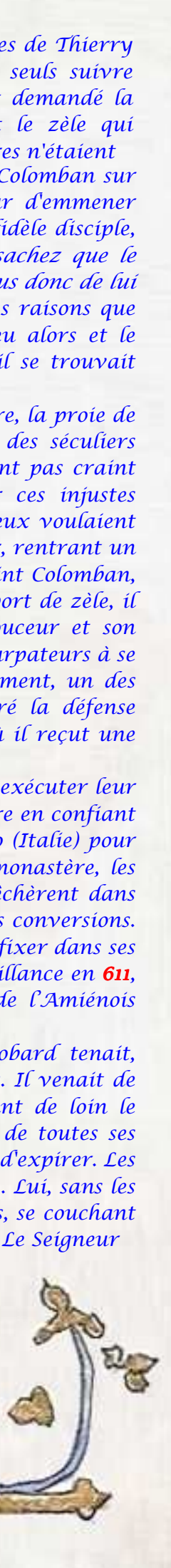
eût volontiers accompagné le glorieux exilé, mais les ordres de Thierry étaient formels : les Irlandais et les Bretons pouvaient seuls suivre Colomban. Cependant un moine nommé Waldolène avait demandé la permission d'aller au loin prêcher l'Évangile. Tel était le zèle qui consumait alors les moines dans leur solitude. Les monastères n'étaient guère que des ruches fécondes, où se formaient des ouvriers évangéliques. Colomban sur le départ ayant consenti à cette demande, Waldolène sollicita la faveur d'emmener Valery, à qui une vive affection l'unissait. Colomban, qui aimait aussi ce fidèle disciple, répondit à Waldolène : "Le but que vous vous proposez est bon, mais sachez que le compagnon que vous demandez est un grand serviteur de Dieu. Gardez-vous donc de lui causer la moindre peine, de peur de vous exposer à des regrets". Pour des raisons que nous ne connaissons pas, le départ des deux missionnaires n'eut pas lieu alors et le monastère y gagna un secours utile dans les circonstances difficiles où il se trouvait désormais.

En effet, à peine Colomban était-il parti, que l'abbaye devint, pour ainsi dire, la proie de ses ennemis. Par les ordres, ou au moins du consentement de Thierry, des séculiers envahirent ses possessions et jusqu'à ses bâtiments où des bergers n'avaient pas craint d'établir leur domicile. Saint Eustaise, élu abbé, s'efforça de repousser ces injustes agressions et fut puissamment secondé par Valery. Une partie des religieux voulaient recourir aux moyens violents. Eustaise et Valery s'y opposèrent. Ce dernier, rentrant un jour d'une excursion au désert, où il aimait à se retirer, à l'exemple de saint Colomban, trouva le lieu saint même occupé par les étrangers. Saisi d'un saint transport de zèle, il implore le secours de Dieu, et réussit à faire cesser le scandale. Sa douceur et son éloquence persuasive, ainsi que celle d'Eustaise, décidèrent peu à peu les usurpateurs à se retirer, et le monastère recouvra ses possessions et sa tranquillité. Seulement, un des moines, emporté par un faux zèle, voulut employer la violence, malgré la défense d'Eustaise. S'étant fait suivre de quelques frères, il engagea un combat où il reçut une blessure dont il garda la trace toute sa vie, en signe de sa désobéissance.

Le départ de saint Colomban aurait dû déterminer Waldolène et Valery à exécuter leur projet. Cependant, si l'on en croit un auteur, Eustaise l'aurait retardé encore en confiant à Valery le gouvernement de l'abbaye, durant le voyage qu'il fit à Bobbio (Italie) pour tenter d'en ramener saint Colomban. La paix une fois rétablie dans le monastère, les deux Saints résolurent de donner carrière à leur zèle apostolique. Ils prêchèrent dans différentes provinces environ deux années, opérant partout de nombreuses conversions. Arrivés en Neustrie, ils demandèrent au roi Clotaire II la permission de se fixer dans ses États. Ce prince, qui aimait et favorisait Luxeuil, les accueillit avec bienveillance en **611**, et leur permit de s'établir où ils voudraient. Ils se dirigèrent du côté de l'Amiénois (Somme).

Comme ils arrivaient à Walimago (Gamaches), un seigneur appelé Sigobard tenait, suivant l'usage du temps, des assises où il jugeait les gens de ses domaines. Il venait de condamner un homme à mort, et déjà la sentence s'exécutait. En voyant de loin le patient suspendu à la potence, Valery sent ses entrailles émues, il court de toutes ses forces vers le lieu du supplice mais il arrive trop tard. Le condamné venait d'expirer. Les bourreaux mêmes défendent au Saint d'approcher et de toucher le cadavre. Lui, sans les écouter, coupe la corde, reçoit le mort dans ses bras, le dépose à terre. Puis, se couchant sur lui face contre face, il prie avec ferveur et répand d'abondantes larmes. Le Seigneur

exauça le vœu d'une si ardente charité. A la grande stupéfaction de tous ceux qui étaient là, la vie rentre dans les membres du supplicié, et bientôt il se lève plein de force et de santé. Le miracle était évident. Valery supplie Sigobard de laisser libre celui qu'il vient de rendre à la vie. Mais le cruel seigneur refuse et ordonne qu'on pendre de nouveau le criminel. Alors Valery s'écrie : "Vous avez déjà exécuté votre sentence, et si cet homme



vit encore, c'est par un miracle de la miséricorde divine. Vous ne me l'arracherez pas, ou vous me ferez mourir avec lui. Que si vous dédaignez de prêter l'oreille à un humble serviteur du Christ, souvenez-vous que le Dieu créateur ne méprise pas ceux qui l'invoquent, il nous exaucera parce que nous combattons pour ses lois". Sigobard se laissa

fléchir par ces prières et fit grâce au coupable qui vécut encore de longues années après. On montrait, jusque dans ces derniers temps, une chapelle élevée à Amiens sur le lieu même où, d'après la tradition, ce miracle s'était opéré.

Une pieuse dame, nommée Bertille, offrit un asile aux deux Saints. Elle reconnut bientôt dans Valery un homme privilégié du Ciel. Dès lors elle ne le considérait plus qu'avec une sorte de vénération. Un jour, elle le pria en grâce de lui permettre de l'ensevelir, s'il mourait avant elle. Confus et étonné qu'on le jugeât digne du moindre honneur, le Saint éluda la demande en répondant : "C'est à Dieu d'agir en cela. Qu'il fasse selon son bon plaisir!" Il s'estimait au-dessous de toutes les créatures.

Cependant les deux solitaires cherchaient le coin de terre où ils pourraient se fixer, pour vaquer à la contemplation. L'évêque d'Amiens, Berehond, avait coutume de se retirer dans un lieu désert, pour se soustraire aux bruits du monde. Cet endroit élevé, d'un sol riche et fertile, entouré de forêts, baigné d'un côté par la mer, de l'autre par la Somme, et couronné au fond par des rochers à pic, s'appelaient Leuconaiüs** (Leuconay ou Leucone, aujourd'hui Saint Valery sur Somme). L'ancien domaine gallo-romain était un site de haute tradition païenne, situé à l'embouchure de la Somme.

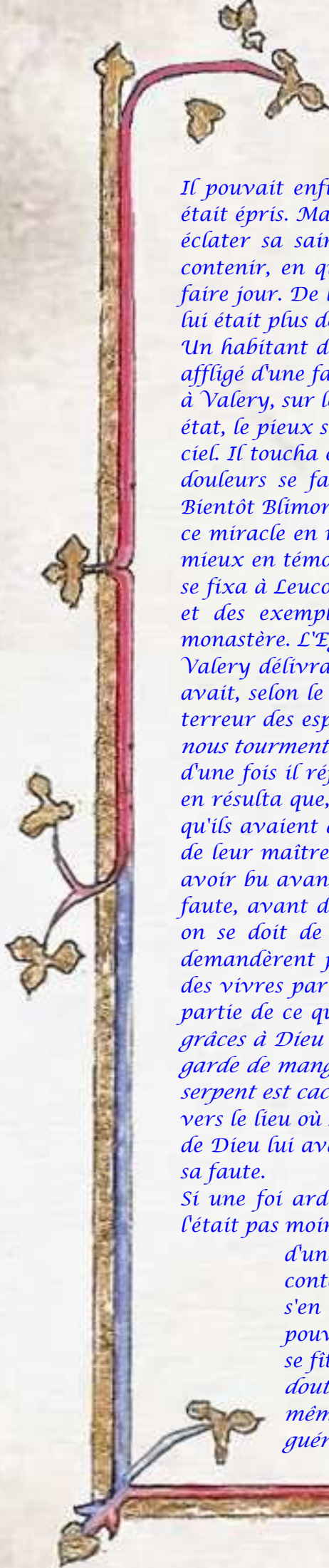
C'est une terre où un paganisme vigoureux a longtemps perduré. La colline qui surplombe l'indicible baie de Somme, et sur laquelle trône la chapelle des marins fut témoin de cultes ancestraux.

En tout cas, il semble qu'un temple dédié à Nehalennia - déesse celte protectrice des voyageurs - se soit tenu ici. Leuconaus fut à une époque reculée la pointe d'une presqu'île fortifiée à l'ouest par des falaises cyclopéennes, et protégée à l'est par des marais impraticables. La côte s'étendait donc d'Ault à Leuconaus, puis rompit sous l'effet des marais.

Les navigateurs vikings et normands donnèrent à ce promontoire le nom de « korne » (pointe, actuellement Cap Hornu***).

L'évêque d'Amiens, Berehond conseilla donc à Valery d'aller s'y établir. Valery céda au conseil de l'évêque. Retrouvant son Dieu dans la solitude, il s'adonna avec plus d'ardeur encore à la prière, au jeûne, et à tous les exercices de la pénitence. Son unique ambition était d'échapper à tous les regards pour se perdre en Dieu. Mais déjà le bruit de sa sainteté s'était répandu au loin. Le miracle qu'il avait opéré devant tant de témoins avait révélé en lui ce qu'il eût tant désiré cacher. Bientôt une foule de disciples vinrent se mettre sous sa direction. Le désert de Leuconaiüs changea tout à coup d'aspect. Là où régnait naguères une profonde solitude, connue seulement d'un saint évêque, s'élevaient de nombreuses cellules et un temple. Là où les hurlements des bêtes fauves avaient seuls trouvé un écho, retentissaient jour et nuit les louanges du Seigneur. Tel fut le commencement de l'abbaye de Leuconaiüs, si célèbre dans l'Eglise. Fondée vers 613, c'est-à-dire 3 ans après l'expulsion de saint Colomban, elle fut établie sous la Règle de ce grand serviteur de Dieu, primant l'austérité.

Valery n'avait pu se refuser à recevoir les fidèles qui venaient se ranger autour de lui, mais, prévoyant les distractions que lui occasionnerait inévitablement le soin d'une communauté, il songea à se créer une nouvelle retraite, une solitude au milieu de la solitude. Il se construisit donc une cellule à part, où il se tenait isolé, pendant que ses moines vivaient en commun. Ce lieu à l'écart était situé du côté du cap Hornu.



Il n'en était pas moins le guide et comme l'âme de son monastère. Le roi Clotaire, dont la bienveillance avait suivi nos Saints, apprit avec joie la nouvelle de cette fondation et se chargea de pourvoir à la subsistance des moines en leur envoyant des vivres.

Valery ayant ainsi trouvé l'objet de ses vœux, s'appliqua avec un soin particulier à sa propre perfection.


Il pouvait enfin se livrer sans obstacle à ce goût sublime de la contemplation, dont il était épris. Mais plus il s'efforçait de se cacher aux hommes, plus Dieu se plaisait à faire éclater sa sainteté. Il fut favorisé du don des miracles et quelque soin qu'il prit de contenir, en quelque sorte, la vertu qui opérait en lui, il ne pouvait l'empêcher de se faire jour. De là lui venait une célébrité, importune à son humilité, mais à laquelle il ne lui était plus donné de se soustraire.

Un habitant des bords de l'Oise, nommé Blimont (Blidemundus ou Blimond † 673), était affligé d'une faiblesse de membres si grande, qu'il ne pouvait se tenir debout. On l'amena à Valery, sur le bruit de sa sainteté, et se recommanda à ses prières. Touché de son triste état, le pieux solitaire se mit en oraison, puis lui imposa les mains, en levant les yeux au ciel. Il toucha ensuite les membres malades, et partout où sa main passait, les plus vives douleurs se faisaient sentir. Mais en même temps la vie y renaissait avec la force. Bientôt Blimont le paralytique fut rendu à une parfaite santé. Les nombreux témoins de ce miracle en rendirent hautement grâces à Dieu, et Blimont lui-même ne crut pouvoir mieux en témoigner sa reconnaissance qu'en se rangeant parmi les disciples du Saint. Il se fixa à Leuconaiüs où Valery prit de lui un soin particulier et profita si bien des leçons et des exemples de son maître qu'il mérita de lui succéder dans la direction du monastère. L'Eglise l'honore depuis comme Saint.

Valery délivra un grand nombre de possédés du démon. Pour cette sorte de guérison, il avait, selon le conseil du divin Maître, recours au jeûne et à la prière. Aussi était-il la terreur des esprits impurs qui s'écriaient en sa présence : "Voilà notre ennemi qui vient nous tourmenter ! Valery est notre ennemi". Il fut aussi honoré du don de prophétie. Plus d'une fois il reprimanda en public des fautes qui avaient été commises dans le secret. Il en résulta que, pour éviter cette humiliation, ses moines s'empressaient de lui avouer ce qu'ils avaient de plus caché, convaincus que rien n'échappait à l'œil divinement éclairé de leur maître. C'est ainsi encore qu'un jour de Saint-Martin il reprit deux frères pour avoir bu avant la Messe et une autre fois, un autre homme qui avait commis la même faute, avant d'assister au Sacrifice du dimanche. Depuis les premiers siècles de l'Eglise on se doit de participer à la Messe à jeun. Les coupables se jetèrent à ses genoux, demandèrent pardon, et promirent de se corriger. Une dame pieuse lui ayant envoyé des vivres par son fils, celui-ci succomba à une tentation de gourmandise, et cacha une partie de ce qu'il portait, pour le reprendre au retour. Le Saint lui dit : "Nous rendons grâces à Dieu des biens qu'il nous envoie par vos mains. Quant à vous mon fils, prenez garde de manger du pain et de boire du flacon que vous avez cachés en venant, car un serpent est caché dans ce vase, et ce pain est empoisonné". L'enfant, épouvanté, retourna vers le lieu où ses provisions étaient enfouies, et reconnut la vérité de ce que le serviteur de Dieu lui avait dit. Il revint tremblant se jeter à ses pieds, et lui demander pardon de sa faute.

Si une foi ardente était nécessaire dans notre Saint pour opérer ces prodiges, elle ne l'était pas moins dans ceux qui en étaient les objets. Un jour, un homme atteint à l'œil

d'une pustule fort dangereuse vint trouver Valery. Celui-ci se contenta de faire sur lui le Signe de la Croix et lui ordonna de s'en retourner à l'ouvrage. Le malade hésitait à obéir, ne pouvant sans doute se persuader qu'une guérison miraculeuse se fit à si peu de frais. Valery, le voyant balancer, lui dit : "Vous doutez ! Eh bien retournez chez vous et refusez tout remède, même celui que votre femme vous présentera. Sinon, vous guérirez de cette infirmité, mais vous en porterez la marque



toute votre vie". Ce qui était prédit arriva. Cet homme à la foi chancelante reçut de la main de sa femme la potion qu'elle lui présentait et s'appliqua encore d'autres remèdes dans l'espoir de guérir son mal. Il échappa en effet à la mort mais il resta borgne toute sa vie. "On ne finirait pas", ajoute l'historien, "si on voulait raconter combien il guérit de malades en faisant sur eux le Signe de la Croix, ou en les frottant de sa salive".

On lui doit également de nombreux autres miracles, et particulièrement d'avoir rendu la vue à une jeune fille aveugle.

Le goût de la solitude n'éteignait point chez Valery le zèle apostolique. L'idolâtrie régnait encore dans quelques contrées des bords de l'océan. Le Saint voyait avec une extrême douleur des populations entières adonnées à de grossières erreurs. Il s'appliqua à les en délivrer.

Tout cela rendait la progression du christianisme difficile, et fit de cette contrée l'un des derniers maquis, la dernière poche de résistance « païenne » où les forces de la nature supplantaient encore le dieu unique. En ce début de VII^{ème} siècle, le christianisme essayait sa domination. Mais il perdait de l'importance quand on s'éloignait des villes et des axes de communication.

Le Vimeux, entre les vallées de la Bresle et de la Somme était une terre païenne, encore recouvert d'une inextricable forêt, la Guaden Sylva, dont l'éthymologie proviendrait de Woden, c'est bien sûr Wodan-Wotan-Odhinn-Houdan que les Romains ont assimilé à Mercure, (dont les vestiges sont de nos jours la forêt de Crécy). Au nord nous trouvions Leucone avec son mont, une sorte de nid d'aigle païen, si l'on peut dire, dominant la baie de Somme. La colline qui surplombe l'indicible baie de Somme, et sur laquelle trône la chapelle des marins fut témoin de cultes ancestraux. D'abord, une colonie massilienne s'y serait installée dès 700 avant J.-C. et aurait perduré jusqu'en 49 après J.-C. Puis l'embouchure de la Somme devint un port maritime pour l'exportation de l'étain vers les côtes méditerranéennes. Sous l'effet de ces échanges, on pense que déjà, un temple consacré à quelque divinité grecque s'élevait sur l'emplacement de l'actuelle chapelle des marins. Cette contrée a donc vu défiler successivement les grecs, les gaulois, les romains, et enfin les francs.

Les restes d'un fanum (temple gallo-romain) furent découverts devant le portail de la chapelle.

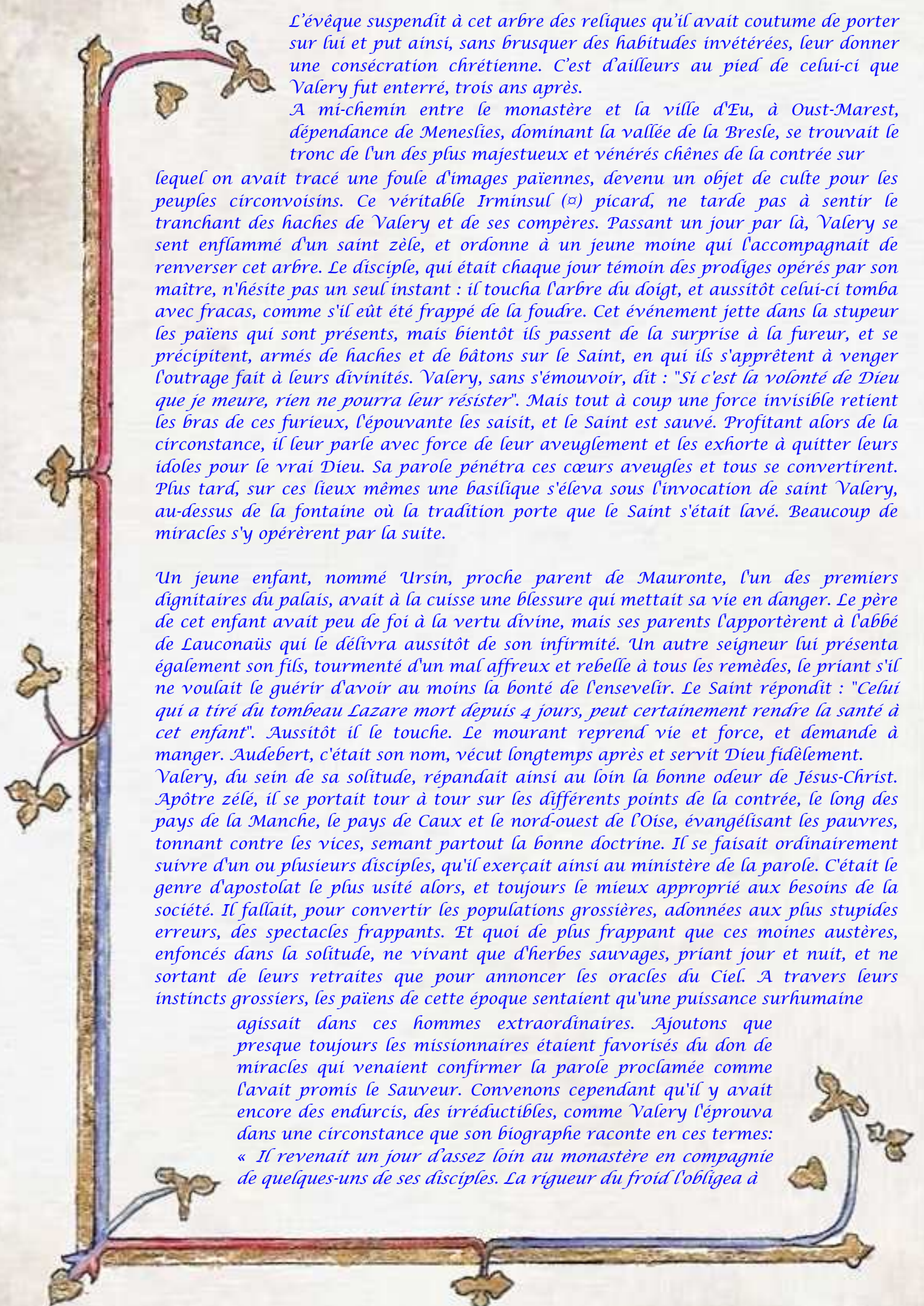
A quelques aunes d'ici, à Tours-en-Vimeu, la découverte d'un buste de Cybèle, la Grand Déesse, en témoigne. La Guaden Sylva qui recouvrait toute la région était le dernier refuge d'hommes et de femmes qui fuyaient la domination romaine et restaient attachés à leur culte druidique.

On sait peu de chose sur leur mode de vie et leur religion, souvent dépeintes comme barbare par les rares sources, souvent chrétiennes. Tout au plus ils vénéraient les arbres et les fontaines. Les gens croyaient aux génies de la terre et aux âmes des choses.

Auparavant, au IV^{ème} siècle, saint Loup et saint Firmin lançaient une mission de prosélytisme qui se termina par un échec désastreux face à la résistance wisigothe. Berehond, évêque d'Amiens, tentait alors une nouvelle offensive, rapidement repoussée, elle aussi.

Mais bientôt, la croisade contre le paganisme trouva un nouveau souffle sous l'impulsion de Valery.

Soutenu par l'évêque, et assisté par le moine Valdolen, il sortit de sa vie contemplative et s'attela rapidement à la tâche. L'objectif était clair : faire disparaître le paganisme de manière irréversible, ce qu'il commença par la destruction d'idôles et d'arbres dits « impies ». L'un d'eux s'élevait près de l'ermitage de Valery et attirait les hommages superstitieux des visiteurs.



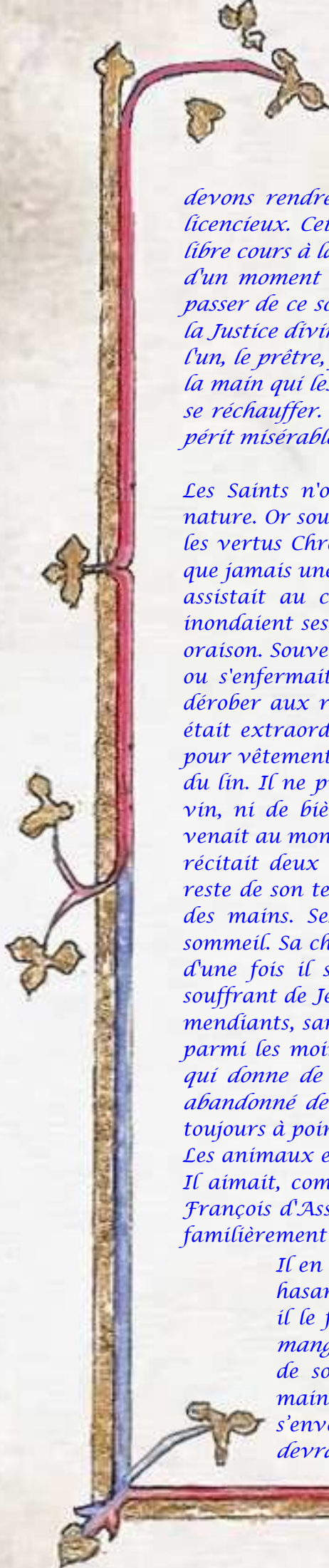
L'évêque suspendit à cet arbre des reliques qu'il avait coutume de porter sur lui et put ainsi, sans brusquer des habitudes invétérées, leur donner une consécration chrétienne. C'est d'ailleurs au pied de celui-ci que Valery fut enterré, trois ans après.

A mi-chemin entre le monastère et la ville d'Eu, à Oust-Marest, dépendance de Meneslies, dominant la vallée de la Bresle, se trouvait le tronc de l'un des plus majestueux et vénérés chênes de la contrée sur lequel on avait tracé une foule d'images païennes, devenu un objet de culte pour les peuples circonvoisins. Ce véritable Irmínsul (☉) picard, ne tarde pas à sentir le tranchant des haches de Valery et de ses compères. Passant un jour par là, Valery se sent enflammé d'un saint zèle, et ordonne à un jeune moine qui l'accompagnait de renverser cet arbre. Le disciple, qui était chaque jour témoin des prodiges opérés par son maître, n'hésite pas un seul instant : il toucha l'arbre du doigt, et aussitôt celui-ci tomba avec fracas, comme s'il eût été frappé de la foudre. Cet événement jette dans la stupeur les païens qui sont présents, mais bientôt ils passent de la surprise à la fureur, et se précipitent, armés de haches et de bâtons sur le Saint, en qui ils s'apprêtent à venger l'outrage fait à leurs divinités. Valery, sans s'émouvoir, dit : "Si c'est la volonté de Dieu que je meure, rien ne pourra leur résister". Mais tout à coup une force invisible retient les bras de ces furieux, l'épouvante les saisit, et le Saint est sauvé. Profitant alors de la circonstance, il leur parle avec force de leur aveuglement et les exhorte à quitter leurs idoles pour le vrai Dieu. Sa parole pénétra ces cœurs aveuglés et tous se convertirent. Plus tard, sur ces lieux mêmes une basilique s'éleva sous l'invocation de saint Valery, au-dessus de la fontaine où la tradition porte que le Saint s'était lavé. Beaucoup de miracles s'y opérèrent par la suite.

Un jeune enfant, nommé Ursin, proche parent de Mauronte, l'un des premiers dignitaires du palais, avait à la cuisse une blessure qui mettait sa vie en danger. Le père de cet enfant avait peu de foi à la vertu divine, mais ses parents l'apportèrent à l'abbé de Lauconais qui le délivra aussitôt de son infirmité. Un autre seigneur lui présenta également son fils, tourmenté d'un mal affreux et rebelle à tous les remèdes, le priant s'il ne voulait le guérir d'avoir au moins la bonté de l'ensevelir. Le Saint répondit : "Celui qui a tiré du tombeau Lazare mort depuis 4 jours, peut certainement rendre la santé à cet enfant". Aussitôt il le touche. Le mourant reprend vie et force, et demande à manger. Audebert, c'était son nom, vécut longtemps après et servit Dieu fidèlement.

Valery, du sein de sa solitude, répandait ainsi au loin la bonne odeur de Jésus-Christ. Apôtre zélé, il se portait tour à tour sur les différents points de la contrée, le long des pays de la Manche, le pays de Caux et le nord-ouest de l'Oise, évangélisant les pauvres, tonnant contre les vices, semant partout la bonne doctrine. Il se faisait ordinairement suivre d'un ou plusieurs disciples, qu'il exerçait ainsi au ministère de la parole. C'était le genre d'apostolat le plus usité alors, et toujours le mieux approprié aux besoins de la société. Il fallait, pour convertir les populations grossières, adonnées aux plus stupides erreurs, des spectacles frappants. Et quoi de plus frappant que ces moines austères, enfoncés dans la solitude, ne vivant que d'herbes sauvages, priant jour et nuit, et ne sortant de leurs retraites que pour annoncer les oracles du Ciel. A travers leurs instincts grossiers, les païens de cette époque sentaient qu'une puissance surhumaine

agissait dans ces hommes extraordinaires. Ajoutons que presque toujours les missionnaires étaient favorisés du don de miracles qui venaient confirmer la parole proclamée comme l'avait promis le Sauveur. Convenons cependant qu'il y avait encore des endurcis, des irréductibles, comme Valery l'éprouva dans une circonstance que son biographe raconte en ces termes :
« Il revenait un jour d'assez loin au monastère en compagnie de quelques-uns de ses disciples. La rigueur du froid l'obligea à



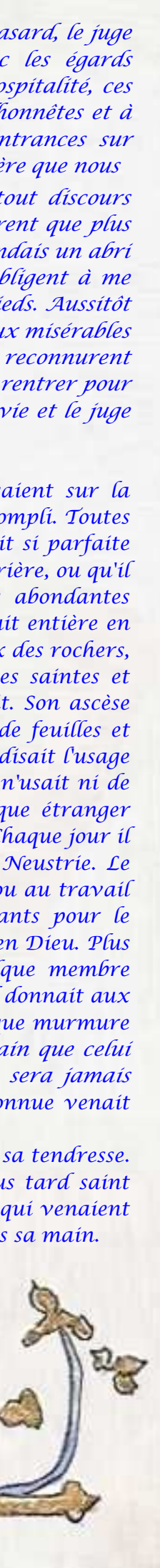
demander asile à un prêtre qui logeait sur la route. Par hasard, le juge du lieu se trouvait là. Mais au lieu d'accueillir avec les égards convenables le saint missionnaire qui leur demandait l'hospitalité, ces indignes personnages se laissèrent aller à des propos malhonnêtes et à d'obscènes plaisanteries. Valery leur fit de sages remontrances sur l'inconvenance de ce procédé et leur rappela le compte sévère que nous

développer un jour de toute parole oiseuse, à plus forte raison de tout discours licencieux. Cet avertissement ne toucha point ces libertins qui n'en donnèrent que plus libre cours à la malice de leurs cœurs. Alors le Saint s'écria : "Je vous demandais un abri d'un moment contre les rigueurs du froid mais vos affreux discours m'obligent à me passer de ce soulagement". Et Valery sortit en secouant la poudre de ses pieds. Aussitôt la Justice divine prit soin de venger l'injure faite à son serviteur. De ces deux misérables l'un, le prêtre, perdit la vue, et l'autre fut affligé d'une horrible maladie. Ils reconnurent la main qui les frappait et supplièrent le Saint de revenir sur ses pas et de rentrer pour se réchauffer. Mais il ne le voulut point. Le prêtre resta aveugle toute sa vie et le juge périt misérablement du mal honteux qui l'avait atteint ».

Les Saints n'ont dû qu'à leurs éminentes vertus l'empire dont ils jouissaient sur la nature. Or sous ce point de vue Valery peut être cité comme un modèle accompli. Toutes les vertus Chrétiennes se rencontraient dans sa belle âme. Sa chasteté était si parfaite que jamais une pensée impure ne le souilla. Chaque fois qu'il se mettait en prière, ou qu'il assistait au chœur, ou même qu'il prêchait à ses disciples, des larmes abondantes inondaient ses joues tant sa dévotion était tendre. Souvent, il passait la nuit entière en oraison. Souvent aussi il se retirait dans l'épaisseur des bois ou dans le creux des rochers, ou s'enfermait dans sa cellule pour vaquer à la contemplation des choses saintes et dérober aux regards des hommes les saintes extases dont le Ciel l'honorait. Son ascèse était extraordinaire. Il n'avait pour couche qu'une claie d'osier, revêtue de feuilles et pour vêtement qu'une grossière tunique surmontée d'une capuche. Il s'interdisait l'usage du lin. Il ne prenait de nourriture qu'une fois la semaine, le dimanche. Il n'usait ni de vin, ni de bière, ni d'aucune liqueur enivrante. Seulement, lorsque quelque étranger venait au monastère, il en buvait un peu par complaisance pour ses hôtes. Chaque jour il récitait deux Offices complets, celui du monastère et celui de l'Eglise de Neustrie. Le reste de son temps il l'employait à la prédication, à la lecture, à l'oraison ou au travail des mains. Ses journées ainsi remplies, il ne lui restait que peu d'instant pour le sommeil. Sa charité envers les pauvres n'était égalée que par sa confiance en Dieu. Plus d'une fois il se dépouilla de son propre vêtement pour en revêtir quelque membre souffrant de Jésus-Christ. Et tant qu'il restait quelque chose au monastère il donnait aux mendiants, sans s'inquiéter du lendemain. Quand il s'élevait là-dessus quelque murmure parmi les moines, il répondait doucement : "Mes enfants, tenez pour certain que celui qui donne de bon cœur son nécessaire à ceux qui le lui demandent, ne sera jamais abandonné de Dieu". Ces paroles ne furent pas démenties, une main inconnue venait toujours à point réparer les vides faits par la charité.

Les animaux eux-mêmes étaient l'objet de ses soins, nous dirions presque de sa tendresse. Il aimait, comme saint Columba et tant d'autres saints Celtes, comme plus tard saint François d'Assise ou saint Seraphim de Sarov, à nourrir les petits oiseaux qui venaient familièrement voltiger autour de lui, se poser sur ses épaules et manger dans sa main.

Il en était souvent entouré. Ils semblent discuter avec lui. Si par hasard un des frères approchait et épouvantait ces petites bêtes, il le faisait retirer en disant : "Laissez ces innocentes créatures manger en paix leur petit grain". Un jour il donnait les restes de son repas à un groupe d'alouettes qui picoraient dans sa main. Un moine vint l'appeler et les oiseaux effrayés s'envolèrent. Valery en colère s'adressa à son frère : « Tu devrais avoir honte de m'interrompre alors que j'étais en



confession avec mes amis les oiseaux. Comme toi ce sont des créatures du Seigneur ».

La douceur, la disponibilité et l'ouverture d'esprit semblent avoir plus particulièrement caractérisé ce grand Saint. Toute sa vie est comme empreinte de ces admirables vertus. Il n'a rien de cette sorte d'âpreté que le séjour de la solitude imprimait quelquefois aux moines de cette époque. Elevé à une école où la rigidité formait le fondement de la règle, Valéry n'en avait pris que l'huile de l'onction. Il demandait à la douceur ce que d'autres auraient cru devoir obtenir par la fermeté. L'historien atteste qu'il s'efforçait sans cesse d'atténuer la rigueur de la discipline, mais dans la mesure prescrite pour ne rien lui ôter de son nerf. Sa bonté à l'égard des jeunes gens surtout était extrême. Bien que sous la Règle de saint Colomban, il n'appliquait que rarement les sévères punitions proposées par le Pénitentiel. Quand un moine avait encouru quelque peine corporelle, il le faisait venir et lui disait avec douceur : "Voyez, mon fils, quel est le châtiment que vous venez de mériter. Rentrez en vous-même, rougissez de votre faute, et que pour cette fois votre honte soit votre unique punition". Par ce moyen, ajoute le biographe, il ramenait les délinquants plus facilement et plus sûrement que par la sévérité.

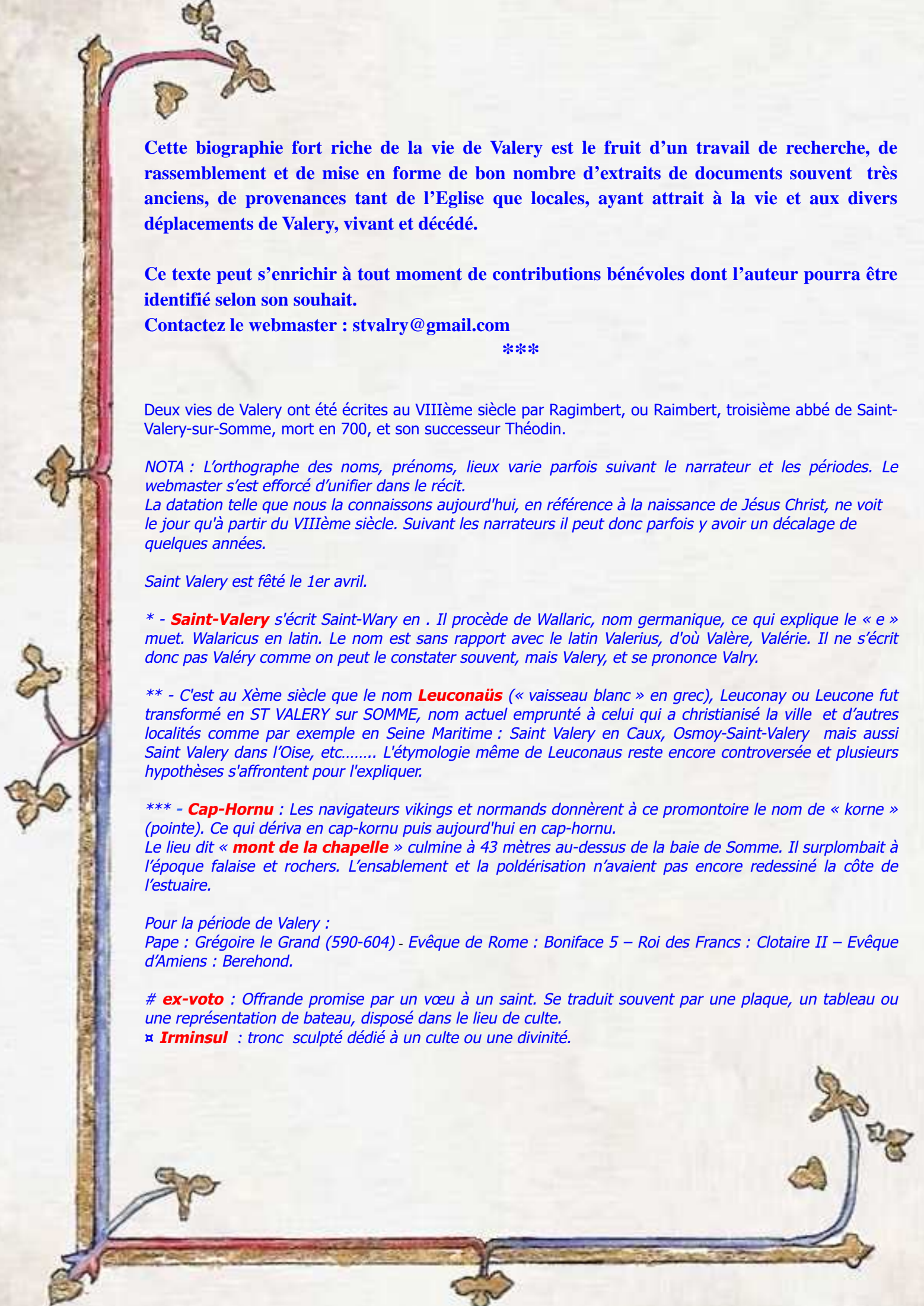
Son aspect physique concordait, du reste, avec ce caractère de douceur et de bienveillance qui lui était propre. Une aimable sérénité brillait toujours sur son visage. Sa parole était grave et mesurée, sa taille élevée, mais grêle. Il avait, ajoute l'historien, les yeux d'une beauté remarquable et la physionomie gracieuse, malgré la pâleur et l'extrême maigreur de sa figure, causées par son ascèse excessive. L'amour divin et l'énergie de sa volonté soutenaient si bien ses forces que jamais il ne manqua à aucun des devoirs de sa charge. Quand il devait opérer la guérison de quelque maladie ou révéler l'avenir voire quelque chose d'inconnu, ses joues s'enflammaient et son visage resplendissait d'un éclat particulier, signe évident de l'esprit surnaturel qui agissait en lui. Du reste, sa pureté était si grande, qu'il resta sans tache jusqu'à sa mort.

*C'est dans l'exercice de ces vertus que s'écoulait cette précieuse existence. Il y avait 6 ans, selon les uns, 9 ans, selon les autres, qu'il habitait Leuconaiüs, quand le Seigneur jugea à propos de l'appeler à lui. Une révélation particulière l'avertit que sa mort était proche. Un jour de dimanche, comme il rentrait au monastère, en passant sur la hauteur de la butte du cap Hornu il s'arrêta au pied d'un arbre, prit deux branches qu'il fixa en terre, marqua une place de la longueur de son corps et dit aux moines qui l'accompagnaient : "C'est ici que vous m'ensevelirez, quand il aura plu au Seigneur de terminer ma carrière mortelle". Dès ce moment, ses frères peïnés comprirent qu'il ne tarderait pas à les quitter. En effet, peu de temps après, un jour de dimanche encore, il rendit paisiblement son âme à Dieu le **12 décembre 622**, à l'âge de 57 ans, (d'autres diront le 1er avril 619, ...d'où la date de sa fête actuelle). Berehond vint lui-même inhumer le corps et il fut fait selon sa volonté, sur ce mont. Bientôt son tombeau devint célèbre par de nombreux miracles.*

On lui a donné pour attribut des oiseaux qui volettent sur ses épaules ou qu'il réchauffe dans ses mains, en référence à ses petits compagnons de solitude. Sa tête est rasée. La longue robe des Bénédictins descend en plis gracieux jusque sur ses pieds.

Le triste et fidèle Saint Blimont édifia alors quelques temps après une petite chapelle à cet endroit, pour abriter la dépouille, enterrée à l'emplacement de l'autel.

Sous la chapelle des marins dans ce lieu magique sommeillent encore les dieux grecs, romains et celtes et leurs réminiscences sont parfois encore perceptibles.



Cette biographie fort riche de la vie de Valery est le fruit d'un travail de recherche, de rassemblement et de mise en forme de bon nombre d'extraits de documents souvent très anciens, de provenances tant de l'Eglise que locales, ayant attiré à la vie et aux divers déplacements de Valery, vivant et décédé.

Ce texte peut s'enrichir à tout moment de contributions bénévoles dont l'auteur pourra être identifié selon son souhait.

Contactez le webmaster : stvalry@gmail.com

Deux vies de Valery ont été écrites au VIIIème siècle par Ragimbert, ou Raimbert, troisième abbé de Saint-Valery-sur-Somme, mort en 700, et son successeur Théodin.

NOTA : L'orthographe des noms, prénoms, lieux varie parfois suivant le narrateur et les périodes. Le webmaster s'est efforcé d'unifier dans le récit.

La datation telle que nous la connaissons aujourd'hui, en référence à la naissance de Jésus Christ, ne voit le jour qu'à partir du VIIIème siècle. Suivant les narrateurs il peut donc parfois y avoir un décalage de quelques années.

Saint Valery est fêté le 1er avril.

* - **Saint-Valery** s'écrit Saint-Wary en . Il procède de Wallaric, nom germanique, ce qui explique le « e » muet. Walaricus en latin. Le nom est sans rapport avec le latin Valerius, d'où Valère, Valérie. Il ne s'écrit donc pas Valéry comme on peut le constater souvent, mais Valery, et se prononce Valry.

** - C'est au Xème siècle que le nom **Leuconaiüs** (« vaisseau blanc » en grec), Leuconay ou Leucone fut transformé en ST VALERY sur SOMME, nom actuel emprunté à celui qui a christianisé la ville et d'autres localités comme par exemple en Seine Maritime : Saint Valery en Caux, Osmoy-Saint-Valery mais aussi Saint Valery dans l'Oise, etc..... L'étymologie même de Leuconaus reste encore controversée et plusieurs hypothèses s'affrontent pour l'expliquer.

*** - **Cap-Hornu** : Les navigateurs vikings et normands donnèrent à ce promontoire le nom de « korne » (pointe). Ce qui dérivait en cap-kornu puis aujourd'hui en cap-hornu.

Le lieu dit « **mont de la chapelle** » culmine à 43 mètres au-dessus de la baie de Somme. Il surplombait à l'époque falaise et rochers. L'ensablement et la poldérisation n'avaient pas encore redessiné la côte de l'estuaire.

Pour la période de Valery :

Pape : Grégoire le Grand (590-604) - Evêque de Rome : Boniface 5 – Roi des Francs : Clotaire II – Evêque d'Amiens : Berehond.

ex-voto : Offrande promise par un vœu à un saint. Se traduit souvent par une plaque, un tableau ou une représentation de bateau, disposé dans le lieu de culte.

✕ **Irmisul** : tronc sculpté dédié à un culte ou une divinité.